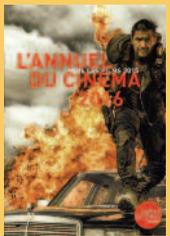


Livres de cinéma



Cannes 1939, le festival qui n'a pas eu lieu

Rien de tel que d'interroger l'art pour éclairer l'histoire. C'est la tâche à laquelle s'attelle Olivier Loubes en évoquant ce qui a bien failli être la première édition du Festival de Cannes. Une réplique artistico-politique à l'édition 1938 de la Mostra de Venise dont le palmarès exhalait de déplaisants relents propagandistes en faveur de l'Italie mussolinienne et de l'Allemagne nazie et avait convaincu Hollywood de ne plus cautionner une telle mascarade. Plongé dans les archives déposées par Gilles Jacob à la Cinémathèque française et la presse de l'époque, cet ouvrage extrêmement documenté a le mérite de défricher une terre quasiment vierge jusqu'alors, en explorant ses multiples facettes. À commencer par sa sélection, soumise partiellement à un jury créé pour l'occasion lors de l'édition 2002, là où Louis Lumière et Jean Zay avaient uni leurs forces pour assurer la réussite de l'édition de 1939. Y affleurent des choix éminemment stratégiques, mais aussi des partis pris diplomatiques surprenants : à l'instar de *La Grande Solution*, ce film tchèque qui aurait représenté de fait une nation rayée de la carte par Hitler et surtout de plusieurs œuvres incarnant la pérennité des enjeux coloniaux. Ce livre est donc autant un ouvrage fascinant sur le cinéma considéré en tant que vecteur de propagande qu'un essai géopolitique argumenté sur l'atmosphère de l'immédiat avant-guerre et la relative inconscience de ses dirigeants. Il est en effet incroyable de penser qu'à quelques jours de l'ouverture du premier Festival de Cannes, les stars américaines débarquaient déjà au Havre et qu'aucun responsable politique n'envisageait l'annulation voire le report de la manifestation, alors même que les bruits de bottes se faisaient déjà entendre. C'est aussi cette folle inconscience justifiée par des mois de négociations et de pourparlers qui confère sa puissance d'évocation sans pareille à cette chronique méticuleuse dont l'auteur va jusqu'à chercher un message subliminal dans la thématique des films sélectionnés. Ce livre qui vient combler une lacune de l'histoire du cinéma se révèle essentiel à bien des égards. ■ **Jean-Philippe Guerand**
Cannes 1939, le festival qui n'a pas eu lieu, d'Olivier Loubes, Armand Colin, 288 pages.



L'Annuel du cinéma 2016

Comme son titre ne l'indique pas, c'est bien de l'année 2015 que nos amis des Fiches du Cinéma dressent le bilan dans cet ouvrage monumental que les cinéphiles attendent chaque année avec impatience. L'essentiel du livre de 780 pages est évidemment constitué des fiches accordées de façon égale et très démocratique aux presque 700 films sortis dans l'année sur nos écrans. Pour chaque film, un générique, un résumé, une note critique. On peut être d'accord ou pas (c'est le principe de la critique), mais on ne peut que saluer la pertinence des arguments, la qualité de l'écriture, l'amour du cinéma partagé par les rédacteurs. Les bonus sont sans doute un peu plus minces que les années précédentes. Mais l'essentiel demeure. Une éphéméride, un bilan général, des index à foison, un dernier hommage à tous les disparus de l'année. Sans doute la partie la plus émouvante, chacun pouvant mesurer sa peine en face de chacun des noms. Pour nombre

d'entre nous, c'est probablement celui de notre confrère et ami Jean-Jacques Bernard qui résonne avec le plus d'intensité. L'Annuel publie également le box-office de l'année, qui permet d'un coup d'œil de voir que ce sont les blockbusters américains (souvent des franchises), les films d'animation et les comédies françaises (souvent des séquelles) qui figurent en haut de la liste. Nous ne pouvons que reconnaître (et assumer) que les films défendus dans L'Avant-Scène Cinéma, souvent « films du milieu » sont un peu à la traîne. Mais peut-être le seraient-ils un peu plus si la cinéphilie militante n'était pas à leurs côtés. Nos amis dressent quant à eux la liste des 30 meilleurs films de 2015. Nous pouvons nous amuser à la comparer à celle établie par l'ASC en début d'année. Sur les 22 films ayant reçu chez nous trois voix ou plus, seuls 7 figurent parmi les choix de l'Annuel. Comme quoi tout cela reste amplement subjectif, et c'est tant mieux ! ■ **Yves Allion**
Annuel du cinéma 2016. Fiches du cinéma Edition, 780 pages.

Le cinéma des poètes

Certains se souviennent peut-être de la première page du quotidien *Libération*, le lundi 22 octobre 1984. Première page coupée en deux. En haut, un gros titre : MICHAUX EST MORT, et une photo du poète. En bas un second gros titre, TRUFFAUT EST MORT, et une photo du cinéaste. Ce hasard objectif, pour parler comme Breton, on peut y repenser avec la publication d'un *Michaux et le cinéma*, dans une collection dont nous avons déjà parlé en décembre dernier, à la sortie des volumes sur Aragon et Brunius. Ce livre sur Michaux, aussi dynamique que le cinéma lui-même, est écrit par Anne-Elisabeth Halpern et montre combien, de 1923 à sa mort, le poète n'a cessé de se confronter à l'outil cinéma. Il n'a jamais eu lui-même d'activité cinématographique, hormis un documentaire sur la drogue construit avec Éric Duviol, neveu de Julien, en 1963. Documentaire nécessairement décevant, aucune technique ne pouvant suggérer avec justesse l'hallucination psychédélique, la célérité et la multiplicité des écrans intérieurs de la drogue. Pas d'activité cinématographique, mais dès ses premiers écrits, célébration de Charlot. Comme nombre de ses contemporains d'avant-garde, Michaux sut reconnaître son absolue modernité. Halpern cite Jean Epstein, qui écrivait à propos du cinéma : « Où apparaît la moindre secousse fibrillaire et où un homme qui n'a même pas besoin de jouer, me ravit, parce que, simplement homme, le plus bel animal de la terre, il marche, court, s'arrête et se retourne parfois pour tendre son visage en pâture au spectateur vorace. » L'influence d'Epstein se retrouve dans ces mots de Michaux : « *Entre nous et Charlie est une différence de vitesse. Il est un homme accéléré. Ses actes sont souvent très banals, mais il en fait quatre pour nous un. Une puce parmi les fourmis.* » Harpern ajoute à bon droit : « *Ce style "coq-à-l'âne" célébré en Chaplin, est celui dont le poète rêve pour lui-même et, toujours, il s'enjoindra de lutter "contre le bourgeoisie" et d'"écrire plutôt pour court-circuiter", épris qu'il est – et demeurera – de ces incongruités, ruptures turbulences et invraisemblances en toute liberté qu'a apportées ce cinéma comique des premières décennies du XX^{ème} siècle.* » Les textes évocateurs du cinéma iront jusqu'à la veille de sa mort, avec « Une foule sortie de l'ombre ». Il y évoque la circulation magique entre le spectateur et les acteurs de



l'écran, trois ans avant la sortie de *La Rose pourpre du Caire*. Comme le précédent livre de Luc Vigier à propos d'Aragon, cet ouvrage sur un poète non-cinéaste ouvre de passionnantes perspectives à une pensée véritablement transversale de l'art cinématographique. Il sort en même temps qu'un *Desnos et le cinéma*, écrit par Carole Aurouet, directrice de cette nouvelle collection. Desnos fut un véritable critique, un précurseur intellectuel, mais aussi l'auteur d'une vingtaine de « ciné-textes », presque tous inédits de son vivant.



C'étaient les films que le poète rêvait de voir apparaître, des films projetés sur un écran imaginaire. Là aussi, le nombre de documents, de données biographiques et poétiques sur un homme d'une sensibilité absolument moderne, confirme la justesse des choix de cette collection. On annonce maintenant Breton, Duras, Queneau, Fondane. On les attend impatiemment. ■ **René Marx**

Michaux et le cinéma / Desnos et le cinéma, collection Le Cinéma des poètes, Éd. Jean-Michel Place



La Vie des productrices

Dans la continuité de l'ouvrage qu'il a consacré il y a trois ans à *La Vie tumultueuse des producteurs* chez le même éditeur, Yonnick Flot écrit cette fois en tandem avec sa propre fille Christine Beauchemin-Flot, par ailleurs exploitante, pour s'atteler à sa version féminine. Le propos s'avère d'emblée beaucoup plus atypique, car il met en évidence un phénomène récurrent dont le cinéma français constitue une sorte de modèle vertueux qui ne date pas d'hier. On passera sur ces authentiques pionnières que furent Alice Guy, Musidora ou Germaine Dulac, pour se concentrer sur les générations suivantes. Décennie après décennie, les auteurs mettent en évidence des professionnelles plus ou moins (re)connues et rendent justice au rôle joué par ces personnalités d'exception que furent Nicole Stéphane, Mag Bodard, Christine Gouze-Rénal ou Albina du Boisrouvray, puis leurs héritières, ces authentiques guerrières que sont Margaret Menegoz, Anne-Dominique Toussaint ou Sylvie Pialat. Entre les lignes affleure le passage de relais des mécènes aux muses et des « femmes de » aux femmes d'affaires. L'enseignement le plus étonnant de ce portrait de groupe avec dames réside dans le fait qu'il ne passe pas ses égéries au crible du féminisme qu'incarnèrent simultanément une réalisatrice comme Agnès Varda ou une actrice telle que Delphine Seyrig. Moralité de cet ouvrage foisonnant qui se lit comme un roman, les productrices sont des producteurs comme les autres... ou presque. ■ **J.-P. G.**

La Vie des productrices, de Yonnick Flot et Christine Beauchemin-Flot, Séguier, 392 pages.



La Parole du muet

Premier volet d'une saga intitulée *La Parole du muet* qui ambitionne de célébrer l'âge d'or du 7^e Art et son lot de chimères, *Le Géant et l'Effeuilleuse* s'attache à la rencontre d'un clerc de notaire provincial qui a des films plein les yeux et d'une jeune femme qui se verrait bien en haut de l'affiche et va faire équipe avec cet assistant décorateur obscur, mais aussi dévoué que déterminé, pour atteindre son rêve ultime. C'est aussi l'occasion pour ses auteurs d'évoquer un moment histo-

rique crucial et d'adopter sur le plan narratif la forme rocambolesque des Serials, ces feuilletons qui galvanisaient les foules au temps du muet. Grâce au soutien de l'Institut Lumière, cette histoire est par ailleurs accompagnée de quelques pages plus informatives qui constituent un contrepoint documentaire intéressant sur *L'Invention du cinématographe*. Comme le style graphique de l'ensemble s'avère aussi élégant que le récit est palpitant, cette bande dessinée constitue une approche singulière d'une période rarement évoquée sous cette forme. Pas étonnant lorsqu'on sait que son scénariste, Laurent Galandon, a lui-même dirigé une salle art et essai après avoir débuté comme photographe. ■ **J.-P. G.**

La Parole du muet, 1. Le géant et l'effeuilleuse, de Laurent Galandon et Frédéric Blier, Grand Angle, 56 pages.



Ray sur Ray

Sandip Ray, fils unique de Satyajit, est lui-même cinéaste. Il avait tourné un des derniers scénarios écrits par son père peu après sa disparition, en 1994. Ce *Voyage interrompu* avait été bien accueilli à Cannes. Il fut aussi le chef-opérateur des trois derniers films du grand cinéaste bengali et perpé-

tue aujourd'hui, comme il se doit, sa mémoire et son œuvre. Il publia en 2011 les articles jusqu'alors égarés ou dispersés que Satyajit Ray écrivait pendant quarante ans dans la presse à partir de 1949, avant même de tourner son premier film, le merveilleux *Pather Panchali*. Pierre Zins, patron avisé des Éditions G3J, peut être remercié pour la publication française de ce bel ouvrage. Certains textes sont courts, comme des papiers sans grandes surprises à propos de Godard en 1966 ou sur Chaplin en 1989. D'autres méritaient évidemment la publication comme « Sous les yeux de l'Occident », un long texte de 1982 sur la réception de ses films à l'Ouest, à la lumière des difficultés que la littérature et même le cinéma d'ici éprouvèrent à représenter l'Inde. L'exemple du *Fleuve* de Renoir, film sur lequel Ray eut un rôle de conseil, est pris parmi d'autres, comme l'Indien fou de Peter Sellers ou les héros de Kipling. Des récits de festivals, des réflexions sur la technique, un beau texte sur le cinéma indien muet qui donne son titre au recueil, ces écrits de toutes les époques et de toutes les formes, ont quelque chose de chaleureux qui donne l'impression d'une proximité réelle avec l'homme qui les écrit. Cette chaleur est renforcée par la belle mise en page réservée à de nombreux dessins du cinéaste, portraits de Picasso, de De Sica, de Ford, de Tagore ou d'Eisenstein, ainsi que de photographies qu'il prit de ses confrères Antonioni ou Bergman. La longue préface de Charles Tesson, comme les notes précises qui accompagnent le texte, éclairent utilement ces moments précieux de la pensée d'un grand cinéaste. ■ **R. M.**

J'aurais voulu pouvoir vous les montrer, traduit de l'anglais par Christophe Jouanlanne, G3J Éditeur.